

INTERVIEW YAHIA BELASKRI

«Aujourd'hui, la révolution n'est plus d'actualité
mais la dignité est toujours à conquérir»

Le Soir d'Algérie : Cette ville n'a pas de nom, pas plus que le pays ou les lieux de façon générale, sinon symboliquement : le pont des suicidés, le carrefour de la mort. Pourquoi ce choix ?

Yahia Belaskri : J'avais décidé, dès le départ, de ne pas nommer la ville. Faire une description d'une ville particulière, de temps en temps, faire référence à une autre ville — le pont des suicidés, par exemple — pour signifier ce c'est une «ville-pays». Par ce choix, je voulais que le lecteur y voit la ville qu'il veut... Laisser l'imagination du lecteur aux commandes. Le roman parle d'une ville où des femmes et des hommes entreprennent, créent, rêvent, avant de voir leurs rêves se briser devant un système qui les annihile, les broie. Cela peut concerner nombre de villes, de pays. Maintenant, il est vrai que nombre de lecteurs ont cru y déceler la ville d'Oran, peut-être... J'ai rencontré des lecteurs, un peu partout en France qui m'ont dit qu'ils reconnaissent cette ville en Amérique latine, d'autres en Asie. C'est cela qui m'intéressait, partir de ce que je connaissais pour broser le tableau d'une ville en déliquescence.

Quelle place a tenu la poésie dans votre vie adolescente, en particulier celle de Jean Sénac que vous évoquez dans le roman ?

Le poète est «vigie», disait Sénac ; il est celui qui défriche, dévoile, met à nu. Sentinelle, dont Jamel Eddine Bencheikh disait «... un homme politique ne meurt pas de ses rêves, un poète si. Poète jusqu'au bout de son impatience (...), il ne s'est pas trompé de poème. C'est celui-là qu'il devait écrire, qui s'effrite et s'anéantit dès qu'on le réfère au réel, mais

s'illumine et s'envole si l'on y déchiffre le possible». J'aimais la poésie de cet écorché, iconoclaste, faisant fi des tabous et des préjugés.

Avant de lire Sénac, j'avais lu Aragon — *Les yeux d'Elsa*. Puis, grâce à Aragon, la poésie arabe. A l'époque, la revue *Souffles*, dirigée par Abdellatif Laabi, m'avait permis d'appréhender la création poétique maghrébine.

Sénac est encore présent aujourd'hui — plus qu'hier — car il n'a jamais renoncé. Jusqu'au bout, il s'est battu pour ses rêves, ceux d'une Algérie fraternelle et tolérante. Rejeté, humilié, il n'a pas désarmé ; «c'est son espérance qui l'a broyé», dit Albert Memmi.

Le poète l'avait compris «les hommes vivent et meurent seuls. Rien ne peut les sauver de leur image. J'ai cru vivre bardé de vigilants nuages pour échapper à la détresse commune, recruter quelques idées innocentes, qui me permettent de trouver de l'espérance à mes gestes quotidiens. Et me voici rompu au seuil de mon parcours». Plus qu'une place dans mon adolescence, Sénac continue de m'irriguer, avec d'autres poètes bien sûr : Jamel Eddine Bencheikh, notamment, cet homme intranquille, immense érudit toujours en colère contre l'injustice, Jean-Claude Xuerab, René Char, et bien d'autres.

Le narrateur a un rapport passionnel à la langue: rapports conflictuels avec le professeur d'arabe, rapport amoureux avec le professeur de lettres. Est-ce un hasard si la langue française est incarnée par une femme et la langue arabe par un homme ?

Non, ce n'est pas un hasard. L'instituteur d'arabe vient du Moyen-Orient. L'enseignante de français vient de France. Je voulais faire référence à cette question des langues en Algérie, l'arabisation faite à la hussarde qui a



handicapé nombre de personnes en Algérie, la langue française synonyme d'ouverture, de lumières. D'un côté, l'insulte et l'incompréhension, de l'autre l'amour, la disponibilité. J'ai appris et aimé la langue arabe quand elle m'a été enseignée par un professeur algérien, M. Remaoun à qui je rends hommage. Tant que j'avais des enseignants qui venaient du Moyen-Orient, j'y étais réfractaire. C'était à la fin des années soixante. Cela semble simpliste et injuste, peut-être... C'est la vision de l'auteur, une manière de rendre hommage à tous ces enseignants français qui sont venus fin des années soixante, début des années soixante-dix — qui n'étaient pas beaucoup plus âgés que nous — en Algérie pour participer au «projet révolutionnaire».

Le choix du personnage féminin pour la langue française procède aussi du rapport que, personnellement, j'ai aux femmes. J'ai une profonde reconnaissance pour les femmes, elles qui m'ont appris le «sensible». Depuis la mère, alphabète mais tolérante, pleine de bon sens, qui ne connaissait pratiquement rien il est vrai, mais pour elle l'essentiel était d'aimer, d'être aimé. Mes copines au lycée, à l'université, au théâtre, mes professeurs, toutes les femmes que j'ai rencontrées ont apporté une pierre à ma sensibilité. J'ai

de la considération et de l'estime pour les femmes, notamment les Algériennes pour qui les choses ne sont pas faciles ; au contraire, le combat qu'elles mènent est titanesque — les préjugés et tabous sont tenaces, la société est bloquée, la femme est minorée. Au-delà de l'enseignante de français, il y a cette relation aux femmes, la reconnaissance que j'ai pour elles.

Le théâtre occupe une grande place dans ce roman. A-t-il occupé la même place dans la vie du romancier ?

J'ai fait du théâtre dans ma jeunesse : l'apprentissage avec Covacho, le conservatoire avec Oumer, puis la scène avec le Théâtre Group'70. Cela a duré quelques années mais j'en ai été marqué durablement. J'aime le théâtre et sa capacité à traiter des problèmes humains. Je n'en fais plus depuis longtemps, mais je vais souvent au théâtre ; chaque année, j'assiste à deux ou trois festivals en Europe. Depuis peu, avec des amis (ies) de l'ex-Théâtre Group'70, nous pensons à remonter sur scène, peut-être avec des textes de Kateb Yacine, autre poète qui a influencé ma jeunesse. Cela peut faire rire car nous ne sommes plus très jeunes, mais nous avons toujours l'envie, en fait nous avons encore des rêves et des projets.

Qu'est-ce que la révolution dans votre roman d'une part, dans votre vécu d'autre part ?

Dans le roman, c'est la possibilité de s'indigner et de rêver. Or, les velléités des personnages se brisent, emportées par un système qui organise la médiocrité et l'abandon.

Dans mon vécu, je ne sais quoi vous dire. Enfant, j'ai connu l'indépendance et l'euphorie. Adolescent, je suis vite conquis par le projet de construction du pays autour de la liberté, la démocratie, la fraternité. Lycéen déjà, j'adhérai au marxisme et l'utopie prolé-

tarienne, puis au maoïsme. Une impasse mortelle. J'en suis revenu comme d'autres. Dans les années 70, nous avions vraiment le sentiment qu'il fallait changer les choses en dénonçant le régime de Boumediène. Dans le but de préserver la dignité des Algériennes et des Algériens. Aujourd'hui, cette dignité est toujours à conquérir, et la révolution n'est plus d'actualité. La révolution j'y ai été abreuvé avant de constater l'échec, le mien, celui de ma génération balayée, bâillonnée, mise au rebut. L'échec c'est Octobre 88 : 500 jeunes meurent sous les balles de l'armée algérienne. C'est ma génération qui devait être dans la rue, pas ces jeunes, pas ces enfants. La révolution s'était arrêtée ; en fait, elle n'a jamais eu lieu. Après le projet de libération nationale — inéluctable et fondamentale — la broyeuse s'était mise en marche et les rêves s'échouaient. Alors, quelle révolution ?

Reste aujourd'hui, comme je l'ai déjà dit, la dignité à reconquérir.

A travers votre roman, avez-vous le sentiment de vous être libéré des tourments de votre passé ?

Mon passé n'est pas, n'a pas été tourmenté. Enfant d'ouvrier, né et grandi à Médina J'dida, ex-quartier Nègre, j'ai été élevé dans la pauvreté la plus extrême avec comme objectif l'école, considérée par mon père comme la clé de la réussite. Comme nombre d'Algériennes et Algériens. Pauvre, mais convaincu que l'avenir était

pour moi, pour nous, celles et ceux qui me ressemblent. Très tôt, j'avais pris conscience de la réalité de mon pays, de ses difficultés, ses tourments, ses espoirs. J'avais participé comme tant d'autres, à mon modeste niveau, à la construction d'un rêve. Jeune, à peine 24 ans, j'ai eu plusieurs postes de responsabilité. Il faut imaginer cela ! Nulle part, je n'aurais eu cette chance-là. J'ai parlé d'euphorie, ensuite c'était l'enthousiasme, les rêves les plus fous.

Je suis parti en 1989, au lendemain de ce que j'appelle «l'échec».

J'ai dit que je n'avais pas de tourments... ? Non, j'en ai aujourd'hui. Comment ne pas être tourmenté quand des jeunes et des moins jeunes font le projet de fuir le pays à bord de barques, bravant la mer ? Quand tous les jours, la presse — que je lis quotidiennement — rapporte les émeutes, les mutilations, les tentatives de suicide, la pauvreté et la misère ? Quand des fortunes colossales s'amasent — ce peut être légitime, de manière indue — ce n'est plus légitime — au détriment du plus grand nombre ? Oui j'ai des tourments et je ne m'en suis pas libéré. Je pensais m'en libérer. En vain, je ne me suis libéré de rien.

J'ai de la tendresse pour mon pays, mes amis, ma famille. Je suis en colère contre ceux qui ont mis à mal la dignité des Algériens. La colère est toujours là, elle grossit. Mes tourments aussi.

Propos recueillis par Meriem Nour

Biobibliographie

Yahia Belaskri est journaliste et écrivain. Il a collaboré à diverses publications en Algérie (*Le Monde Aujourd'hui*, *Le Soir d'Algérie*, *L'Echo d'Oran*,... et en France (*Le Nouvel Observateur*, *Les Lettres françaises*,...). Il est l'auteur d'essais et de nouvelles publiées dans des ouvrages collectifs et notamment, *Histoire fausse* in *Dernières nouvelles de la Françafrique*, éd. Vents d'ailleurs, et *La fenêtre bleue* in *Fenêtres sur Méditerranée*. *Le Bus dans la ville* est son premier roman.

Signet

Si un roman devait suffire à condenser un sens, *Le bus dans la ville* de notre confrère Yahia Belaskri nous envoie le signal de la noirceur et du pessimisme. Exagéré ? Outre que c'est le regard de l'auteur qui transforme tout en encre noire, il faut dire qu'il y a quelques raisons objectives de sombrer dans une sorte de désillusion, de désenchantement lorsque ses poumons ont été gonflés d'enthousiasme révolutionnaire des années 1970. C'est comme si, en s'effondrant, le rêve a, pareil à un volcan, déversé une lave noire qui entache tout ce qu'elle touche.

L'univers de Belaskri en forme d'impasse est inversement proportionnel à l'espoir que les jeunes des années de soleil nourrissaient quant à l'avenir du destin collectif. En se noyant, le soleil des indépendances a naufragé l'espoir. C'est de cette histoire-là qu'il est question dans ce roman. Une histoire de longue liste d'assassinats : Sénac, Alloula et d'autres et aussi d'autres choses comme : l'espoir...

Bachir Agour

Voyage dans la tourmente

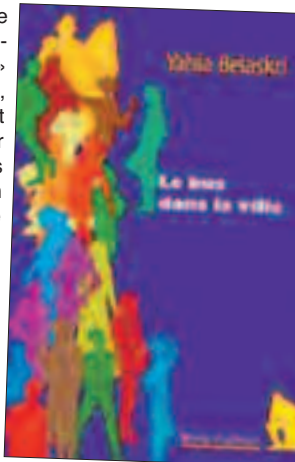
Le premier roman de Yahia Belaskri, *Le bus dans la ville*, est un roman sombre, très sombre. C'est celui d'une ville sans arbres, sans fleurs et sans oiseaux : «Pas d'autre ombre que les nôtres qui nous effraient.» Une ville maudite revisitée par le narrateur derrière les vitres sales, ruisselantes d'eau de pluie, d'un bus traversant les lieux de sa jeunesse. La laideur du décor ternit la mémoire d'une cité jadis colorée et enjouée. Les souvenirs affluent, s'entrechoquent et se confondent.

Le narrateur a douze ans. Une vieille 404 bâchée transporte la famille pour une première sortie à la campagne autour du mausolée d'un marabout. Ni eau, ni toilettes, saleté, poussière et chaleur suffocante. Autre séquence. Il a dix ans et surprend des voisins découplant le corps d'un homme. Vomissements, terreur de l'enfant. Dix ans encore. Une bombe explose dans une voiture sur l'esplanade tuant le frère adulé, Hani, joueur de foot et syndicaliste. Pleurs, corps mutilés, morceaux de chair éparpillés.

Les images d'un passé en noir et gris défilent par saccades, comme un vieux film en super 8 : «Scènes de la vie quotidienne dans une ville sans mémoi-

re, une ville fantôme, une ville poubelle, une ville prison où tout est grillage.» Les lieux n'ont pas de nom, sinon symbolique, «le pont des suicidés», le carrefour de la mort». La colline des amours s'est muée en espace sanglant, scène des crimes de femmes suppliciées. Jusqu'au quartier de l'enfance qui garde le goût de la violence et de la déserrance : «Un quartier populaire, assez vivant, avec ses voleurs, ses bandits, ses prostituées — cachées, bien sûr — ses vieux et ses jeunes. Un quartier de déclassés, survivants d'un naufrage passé et à venir.»

Une multitude de personnages s'entrecroisent dans cet univers dantesque. La mère du narrateur, vieille à trente ans, qui «ne connaissait rien à rien, juste sa prière» et le père en burnous marron «assis sur une chaise sur le trottoir face au soleil», dont l'unique obsession était la réussite scolaire de son enfant. Les seuls moments de paix se réfèrent aux femmes aimées. Cherifa, la



promise, à qui il lit Victor Hugo, Leïla qui l'initie à la poésie, les comédiennes Faïza et Alima, Dalia l'amante aux seins lourds, Manon, la prof de lettres qui l'appelait «mon soleil».

Elles sont le fil tenu qui le relie à la vie, avec les copains, bien sûr, ceux du théâtre et de la Révolution. Dida, le jeune metteur en scène «révolté et écorché vif», Samir, l'intellectuel du groupe qui lisait Sartre et Nietzsche, Toufik, le taciturne, révolutionnaire pur et dur, Djamel «le clown» qui riait de tout, Camille, l'homme du beau... Tous chassés de la ville, par la ville. Dans cet flot d'humanité se glissent des personnages que l'on connaît et reconnaît. Jean, le poète maudit, barbe noire et calvitie, clamant ses rêves avant de hurler ses blessures : «Seuls les chiens l'avaient entendu. Ils l'avaient mordu à mort.» Kad, «le géant», «le lion» qui

parlait dans ses pièces des petites gens, assassiné de trois balles. Tous personnages connus et inconnus emblématiques d'une Algérie encore vivante dans les années 1970-1980. La nostalgie même est douloureuse. Regret de ne pas avoir écouté Badil, le petit frère perdu : «Je n'avais pas le temps ; je faisais des études, je voulais faire la Révolution, je voulais être poète.» Regret de n'avoir pas su parler au père de son vivant. Regret de n'avoir pas été présent aux obsèques des parents, des amis... Et la détresse cède à la colère lorsque celui qui se définit : «L'impertinencechevilleeacorp» réalise la distance entre la vie rêvée de ses dix-sept ans et la vie réelle contaminée par la peur jusqu'au délire. Délire qui conduit le narrateur dans l'abîme où l'entraînent, dans une danse horripilante, ses amis disparus. L'ouvrage de Yahia Belaskri est un témoignage poignant des espoirs et des désillusions d'une génération perdue. Son style sobre et précis confère à son texte une dimension poétique et universelle.

Meriem Nour

Le bus dans la ville, Yahia Belaskri, éd. Vents d'ailleurs, 2008.